

# Mes Elles



Auréli Echappé

ROMAN

AuréliE Echappé

Mes elles

© Aurélie Echappé, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6012-8

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

## *Mes Elles*

AuréliE Echappé, se dit atteinte du syndrome « *de l'utopie* », qui consiste à rêver sans modération, avec addiction, de courir après un idéal, des rêves. C'est ce qui l'a mené à l'écriture et à oser sa passion. Elle signe ici son premier roman « *Mes Elles* » pour prouver à tous ceux qui ont envie de voler vers leurs envies, que rien n'est impossible ! Est-ce que le lecteur va se reconnaître, dans cette vie de femme, qui un matin va réaliser que ses passions qui la secouent, l'ébranlent, l'inspirent, vont la faire tomber... puis prendre son envol avec les mots ?

*À toi P...,*

*À vous mes Amours...*

*Avec un grand A...*

---

*« Quand on veut écrire sur les femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon ».*

*Denis Diderot*

---

*« J'ai toujours fait ce que je sentais. J'ai toujours voulu être moi-même. C'est un luxe de faire sa vie comme on le sent ».*

*Christophe*

## PREMIERE PARTIE

*Un mal qui fait du bien...*



Burn-out  
*“Je suis malade”*

C'est un dimanche, un dimanche de novembre, novembre 2020, un début d'après-midi. Une chambre, un lit, moi étendue dessus. Et en face cette porte à double battants, l'originalité de notre chambre.

Elle est en bois très clair, elle vient d'Inde, directement en provenance d'un container, je suis tout de suite tombée sous son charme. Sa forme, la couleur de son bois, sa poignée en métal. Souvent, je trouve les meubles indiens chargés, mais pas elle. Elle est gracieuse, simple, tout en attirant le regard. Elle a tout traversé pour arriver jusqu'à moi. Elle a été ouverte pendant des mois, et maintenant elle reste close. Car depuis, la pièce derrière est devenue notre chambre. Comme moi elle a cheminé, s'est modifiée, transposée, comme moi elle s'est refermée, comme moi elle a perdu son éclat.

Mais moi depuis quand ? En théorie, les dimanches sont beaux ! Pas pour moi, plus pour moi ! Plus aucun dimanche n'est joli depuis des semaines, des mois... Les dimanches sont devenus mon cauchemar, d'ailleurs tous les jours de la semaine le sont devenus mais le dimanche c'est un tourment encore pire. Je n'arrive plus à respirer les dimanches. Je n'arrive plus à reprendre un peu d'air les dimanches.

Ce jour-là de la semaine plus que les autres, je m'asphyxie, je m'étouffe, je suffoque, tout m'étrangle.

Joséphine ma fille, qui a deux ans, fait la sieste. Elle est si paisible. Comme je l'envie. Je voudrai retrouver cet état, cette insouciance, cette joie dans les yeux, dans tout mon corps. Mon fils Charly et ma fille Zélie, mes deux grands de 13 et 10 ans, sont auprès de mon mari Mathias. Ils regardent un film, je les entends rire. La joie dans le salon juste derrière cette porte en bois et de l'autre côté, une femme, inerte. Quel paradoxe, ici, dans la même maison.

Une porte et deux mondes. Oui, moi étendue sur le lit, cachée sous la couette, recroquevillée, mon état, mon ombre.

Je suis éteinte, je m'enferme dans mon corps, un corps qui fait mal, qui me prend tout. Mais depuis quand, encore cette question qui me hante ?

Et comment ? Comment moi ?

Comme dimanche dernier, et celui d'avant, et encore celui d'avant, je n'ai envie de rien faire. Alors je reste ici, allongée dans notre chambre qui se transforme de plus en plus en un refuge, mon refuge. Mon lit, sa chaleur, et moi en boule. D'ailleurs les animaux se mettent en boule pour se sécuriser, et tel un animal le dimanche je ressens comme un énorme danger. Alors je veux juste cette douceur et rien absolument rien d'autre. Je suis à la recherche du néant, du cocon, de l'obscurité, du silence, du vide. Je le reconnais plonger dans le calme et m'échapper est à cet instant un vrai délice. Pourtant je suis en vie, du moins ce qu'il m'en reste.

Mon ventre recommence à me faire mal, les crampes, la nausée, la boule comme un étau qui m'étreint, se resserre.

J'ai encore besoin de pleurer, mes pensées me torturent. Je vais passer l'après-midi sans avoir envie de bouger, sans aucune envie.

« D'ailleurs quand ai-je eu envie la dernière fois ? »

Quand ai-je souri ?

Quand ai-je joué avec eux ?

Je voudrais m'intéresser à ce qui m'entoure et surtout ne pas les abandonner eux, mais je ne peux pas !

Je me force pourtant à sortir de ce lit quelques heures pour mes enfants, ils me demandent pourquoi mes larmes coulent. Je ne me rends même plus compte qu'elles coulent là devant eux, je n'arrive même plus à me cacher. Je ne peux rien leur répondre, je ne sais pas.

Ces heures pour lesquelles je dois reprendre le cours de ma vie me semblent interminables. Je vais à nouveau attendre le soir comme une délivrance pour retourner dans ma tanière, et en même temps le soir est mon pire ennemi, le soir est encore pire. Cette boule monte, ma respiration s'accélère, mon souffle est de plus en plus rapide. J'étouffe ! Je sens mon cœur comme s'il allait sortir de mon corps, comme si chaque battement pouvait soulever le drap.

J'ai peur, peur de mourir là, à cet instant là, dans ce lit-là.

Je ne dors pas, je suis repliée, tel une bête sauvage, tremblante et apeurée.

Mon mari dort paisiblement à côté.

Encore ce besoin irrépressible de cacher que je suis presque prête à tomber du